

Le Ballet Stanislavski de Moscou au Châtelet



Violette Bofft et Kouznetsov, les deux étoiles du « Lac des cygnes »

LA SOIRÉE

SIX présidents, douze ambassadeurs, quarante-deux vedettes, huit académiciens et vingt gardes républicains ont fait, hier soir, au Châtelet, la plus belle générale de l'année, celle du Ballet soviétique de Moscou.

Alors, Serge Lifar, avec des airs de conspirateur, murmurait entre deux balles-mains :

« C'est le grand soir... Il y a cinquante ans Diaghilev présentait lui-même ses ballets qui devaient révolutionner le monde... cette nuit une seconde révolution va éclater. »

Cigariette aux lèvres, le président Edgar Faure, qui s'était faufilé derrière le président Le Troquer (pour éviter l'hommage des gardes républicains), se gardait de la critique en déclarant : « Je suis venu ce soir incognito ». Il alla cependant longuement s'entretenir en russe avec l'ambassadeur de l'U.R.S.S. M. Vinogradov, qui, pendant toute la soirée, ne cessa pas un seul instant de sourire, tout comme l'ambassadeur.

Le président Monnerville avait modestement : « Je ne suis pas un balletomane, je n'ai pas commencé ma carrière

en dansant ». M. Christian Pineau, notre ministre des Affaires étrangères, qui écrit de fort jolie cursive pour les enfants, entreprit alors de lui conter la fée de Tchkaïkovsky.

Les danseurs russes avaient demandé que la salle soit chauffée, aussi régnait-il une température insupportable qui obligeait les spectateurs à vivement abandonner leurs fauteuils dès qu'un entracte intervenait.

On voyait alors Ludmilla Tchérina, une étoile de diamant fixée sur le front, mûrissant avec tous les ambassadeurs des pays satellites, M. Bourges-Maunoury affirmer que les mouvements de bras de la danseuse étoile, Violette Bofft, étaient charmants. Le programme : « Artiste émérite de l'U.R.S.S. », et turban noir, barbe blanche, M. Malik, impénétrable, circuler entre les groupes bavards.

À la fin du spectacle, trente-quatre bouquets furent amenés sur la scène. Les danseuses eurent alors un geste charmant : après avoir applaudi l'orchestre, elles jetèrent les fleurs au public.

Régine GABBEY.

LA CRITIQUE

PARIS ne connaissait jusqu'ici qu'un minuscule échantillon du Lac des Cygnes de Tchkaïkovsky, le plus intéressant d'ailleurs. Les ballets de Moscou viennent de nous rappeler que c'est, en réalité, un vaste ballet en quatre actes qui remplit jusqu'aux bords une soirée consacrée à la danse. La révélation de la partition intégrale et du spectacle complet est fort intéressante mais comporte d'indiscutables longueurs qu'il serait sise d'éviter sans pratiquer les coupes sombres et les coupes des sombres habitués. S'inspirant de la chorégraphie d'Ivanov, dont tout le second acte a été respecté, le chorégraphe Bourmeister a construit un spectacle très cohérent et très équilibré où les trouvailles abondent dans un style excellent. Comme Diaghilev l'avait fait au début de ce siècle, les ballets russes nous ramènent la vraie tradition française du ballet blanc, beaucoup plus protégé que le notre contre les apports du music-hall mais malgre tout, tenté parfois de succomber à la tentation. Quand on possède un « porteur » comme Kouznetsov, on ne résiste pas longtemps à l'envie de l'utiliser pour permettre à une étoile de regagner sa place dans le ciel. Mais ces « modernismes » ne sont que fugitifs ; l'ensemble demeure plein de tact et de noblesse.

La danse classique est décidément la seule langue universelle. Le tutu, le maillot et le bref justaucorps abolissent les patries et les frontières en rendant les créatures synthétiques que sont les ballerines et les danseurs absolument interchangeables. Les ballets classiques de Moscou sont aussi à leur aise sur une scène parisienne que n'importe quelle troupe française. Ils ne nous ont amené, cette fois-ci, ni une Karzawina, ni un Nijinsky, mais Violette Bofft a des qualités précieuses et a fait preuve d'un talent gracieux, sensible et séduisant, et le bouffon Tchiguiriev a de la vivacité et de l'entrain. Mais le grand attrait de ce spectacle réside dans la merveilleuse discipline des ensembles. Ce corps de ballet est un grand mécanisme de précision parfaitement réglé, dont la souplesse et la docilité sont exemplaires et créent des harmonies de lignes, de plans et de volumes qui sont un régal pour les yeux et l'esprit. Nos visiteurs ont été chaleureusement acclamés. Ils ont dû être satisfaits de leur accueil, car, à la chute du rideau, ce sont eux qui nous ont applaudi avec vigueur en nous lançant simultanément une averse de fleurs. Les fleurs des garbes somptueuses qu'ils venaient de recevoir !

Emile VUILLERMOZ.

“LES BALLETS RUSSES” au Châtelet

VOILA un titre qui nous réajoint singulièrement ! De près d'un demi-siècle, lorsque la bombe Diaghilev éclata, en 1909, sur cette même scène.

Aujourd'hui Maurice Lehmann, en son théâtre, avec la collaboration de l'imprésario Lombroso, repère l'impolitesse qu'il fut contraint de faire, au cours de sa gestion d'administrateur de la réunion des théâtres lyriques, à la troupe officielle soviétique du théâtre Bolchoï laquelle, à ce moment-là, par ordre du gouvernement, dut renoncer à présenter, la veille de la « générale », les spectacles prévus.



Na nous y trompons pas, ce n'est pas la même troupe qui du 11 juin au 11 juillet va se produire à Paris : c'est le Ballet soviétique fondé en 1918 par Stanislavski et Dantchenko.

Trois programmes différents : le premier avec Le Lac des cygnes dans sa version intégrale, le second avec Strauss, avec des fragments d'Emeraude de Glère, de La Fontaine de Bakhtchisarai d'Assafiev, d'un acte des Joyeux Commères de Windsor d'Oranski, le troisième composé de soli de ballets classiques et soviétiques.

Premier spectacle : Le Lac des cygnes, quatre actes qui meublent toute une soirée. Comme on comprend que Paris et les autres capitales — Londres, excepté — n'aient conservé du ballet géant de Tchkaïkovsky que l'acte II, incontestablement le meilleur. Si l'acte I est possible, l'acte III avec sa série de divertissements pseudopagnolo, napolitain, hongrois, polonais est franchement indigeste. Quant à l'acte IV il n'est en somme qu'une pâle répétition de l'acte I.

Ce qui caractérise la troupe soviétique, qui a pour maître de ballet Vladimir Bourmeister, c'est son extraordinaire homogénéité. Tous les interprètes sont d'excellents danseurs, à la technique sûre, d'une parfaite musicalité. En revanche les étoiles ne sont nullement des étoiles de première grandeur. Aucune n'est de la classe d'une Hiltower, d'une Margot Fonteyn, d'une Chauviré, d'une Vyrobova, ni d'un Lifar jeune ou d'un Renaud. Aussi les morceaux de bravoure, fréquents dans ce ballet, ne sont-ils pas à même de déchaîner l'habituel enthousiasme des balletomanes, friands avant tout de performances. La mise au point de ce spectacle est extraordinairement soignée : les ensembles disciplinés, sans bavure, sont réglés avec précision et suivent l'intonation des plus subtiles de la partition. La pantomime, dont ce genre d'ouvrage abuse, est traitée avec autant de sobriété que de discrétion.

En revanche les décors et les costumes sont d'une hideur à rendre jaloux le plus affreux chromos de calendrier des P.T.T. La machinerie use des trucs les plus enfantins, comparables à ceux en usage dans les anciennes farces de ce même Châtelet : nombreux défilés de cygnes empalés ; génie malfaisant à ailes immenses de chauve-souris, tenté de vagues sur le lac, brouillard de nuées mouvantes, bref de la mauvaise, de la très mauvaise lanterne magique. L'exécution musicale, sous la direction de G. Rejzdevinski, avec la collaboration de l'orchestre Padeloup, fut on ne peut plus satisfaisante.

En 1909, Diaghilev, avec « ses teneurs bourgeois et son art dégénéré » révélait à Paris les musiciens russes les plus anticonformistes (Moussorgski, Borodine, Rimsky-Korsakov) et les décora-

teurs, également russes, les plus révolutionnaires (Golovine, Roerich, Bakst, Bapois).

Aujourd'hui, en 1956, les Soviets nous proposent la bonne musique bourgeoise de Tchkaïkovski — considérée, par les « cinq » Russes, ses contemporains, comme traître à la musique nationale, partant populaire — et des décors d'un maître amant des arts, M. Louchine, dont le Salon des artistes français refuserait les toiles pour excès de pompiérisme.

Oh, ironie du déterminisme historique !

André BOLL.